

# L'ONU et la frontière imaginaire

## L'armée luxembourgeoise participe aux opérations de maintien de la paix au Liban

Depuis 2006, le contingent belgo-luxembourgeois de la Force intérimaire des Nations unies au Liban (Finul) participe à la mission de déminage le long de la frontière libano-israélienne.

Des clôtures en fils de fer barbelés, équipés par endroits de caméras de surveillance, marquent la frontière physique entre Israël et le Liban. Pourtant, cette frontière ne correspond pas exactement à la Ligne bleue, un tracé publié par les Nations unies pour constater le retrait israélien du Sud-Liban en 2000. Matérialiser cette frontière sera d'ailleurs difficile tant que ses alentours resteront criblés de mines antipersonnelles, datant de l'occupation israélienne.

Ainsi, l'une des tâches de la Finul consiste à dépolluer les abords de la Ligne bleue, tout en y plaçant des barils afin de la faire exister et d'éviter de futurs conflits. Car bien que ce tracé ait fait consensus à un moment donné, aucun document n'a été signé et certains territoires font encore l'objet de contestations.

L'adjudant Serge Maes et le soldat-chef Yannick Bredimus font ainsi leur première expérience du Moyen-Orient, le long d'une des frontières les plus disputées au monde. Avant de quitter le Hârebierg pour se rendre dans la base de At-Tiri, au Sud-Liban, ces deux militaires luxembourgeois ont dû participer à un entraînement de quatre mois. «Chacun s'est entraîné à remplir la position qu'il allait occuper au sein du "Belubatt", le bataillon belgo-luxembourgeois de la Finul. Pour ma part, je suis responsable de la communication entre notre base et les unités en mouvement sur le terrain», explique Yannick, durant le trajet vers le site de déminage.

A 22 ans, il est sûr d'avoir trouvé sa vocation: «Au début de mon service volontaire, je suis parti en Afghanistan dans le cadre d'une mission avec l'Otan. Ce deuxième placement avec les Nations unies est une véritable opportunité pour moi parce qu'il est rare qu'on envoie des volontaires en mission avec la Finul.»

Pour sa part, l'adjudant Serge Maes est mi-

litaire de carrière au sein de l'armée luxembourgeoise et spécialiste en EOD («explosive ordnance disposal»).

Malgré ses nombreuses années d'expertise en munitions et déminage, l'adjudant Maes remplit néanmoins une mission administrative au sein de la Finul: «Ce qui ne m'empêche pas de rendre visite aux différentes unités de déminage afin d'en apprendre sur la façon dont travaillent d'autres pays. Je donne également des cours ainsi que des conseils aux démineurs belges, dont la plupart n'ont rejoint l'armée que récemment. Au final, c'est surtout intéressant de faire partie des coulisses d'une mission de l'ONU.»

Ironie du sort, l'adjudant Maes mène une vie plus dangereuse au Luxembourg que sur la Ligne bleue: en tant que membre du Sedal (Service de déminage de l'armée luxembourgeoise), il effectue entre 200 et 250 missions par an à travers le Grand-Duché. Ainsi, il semble dommage que le Luxembourg ne mette pas plus en valeur ses experts dans un pays qui en a pourtant bien besoin: de 2006 à 2008, les mines antipersonnelles ont fait plus de 300 victimes au Liban.

Pourtant, en sillonnant le Sud-Liban, on a du mal à croire que son sol reste infesté de mines et de sous-munitions tant le calme apparent de cette région contraste avec la violence de son histoire.

En effet, des collines vierges, des vallées pleines d'oiseaux et une poignée de villages en font une région idyllique par rapport à la pollution et au chaos de Beyrouth, la capitale, grâce aux... années passées sous occupation israélienne.

En effet, alors coupé du reste du Liban, l'économie ainsi que la démographie du sud plongèrent. Après le retrait israélien en 2000, de nombreux Libanais rentrèrent dans leurs villages après plus de dix ans d'absence, sans pour autant s'y installer pour de bon; la plupart ne viennent que pour y passer des vacances au calme.

### Plus de 14.500 mines et munitions désamorçées

Mais cette tranquillité peut disparaître à tout instant. Non seulement la proximité de la frontière en fait une zone constamment menacée par des altercations entre le Hezbollah et Israël mais le sud souffre également d'un traumatisme social.

Alors qu'avant 2000, de nombreux jeunes rejoignirent le Hezbollah pour combattre l'occupant, d'autres choisirent de collaborer avec Israël. Perçue comme une trahison na-



Le plus précieux de cette mission semble être le dévouement individuel de ses membres

tionale, cette collaboration a profondément déchiré le tissu social des communautés du Sud-Liban.

Le site de déminage actuel du Belubatt se trouve entre le village de Mays el Jabal et la frontière israélienne. La Finul, avec un effectif de 12.000 civils et militaires ainsi qu'un budget de plus de 540 millions de dollars en 2012, encadre des missions allant de la négociation à la surveillance.

Ainsi, après être passé par les quartiers généraux de la Finul et la base de At-Tiri, ce site ne paye pas de mine avec deux véhicules, une tente, quelques détecteurs de métal et une ambulance. Malgré les apparences, il semble pourtant que la mission la plus tangible soit justement celle des démineurs. Car depuis 2006, le Belubatt a fourni un travail considérable avec 14.500 mines et munitions non explosées (UXO) désamorçées. «De 2006 à 2009, nous avons procédé à ce qu'on appelle une "Battle Area Clearance"», explique le commandant Dominique Cottin, en charge du Belubatt. «Ce sont des opérations de sécurisation des zones résidentielles et agricoles qui permettent à la population de reprendre une vie normale. Ce n'est que depuis 2009 que nous nous concentrons uniquement sur le déminage des abords de la Ligne bleue.»

En plus des chiffres et des statistiques, le commandant Cottin sourit également des ironies de l'Histoire: «A quelques kilomètres d'ici se trouve une tombe qui, selon les Libanais, appartient à un cheikh. Les Israéliens, quant à eux, affirment qu'il s'agit de la sépulture d'un rabbin. Pour éviter tout conflit, la clôture a fini par être construite au-dessus de la tombe, la coupant ainsi en deux. Le village de Ghajar représente un autre cas exceptionnel: alors que selon la Ligne bleue il devrait également être divisé en deux, la frontière actuelle le fait passer entièrement du côté israélien. Du coup, la population vivant sur la moitié censée être au Liban possède un passeport libanais et un autre israélien.»

Alors que les télécommunications entre le Liban et Israël sont coupées, il existe des gens avec la double nationalité. La question est de savoir si cela doit faire rire ou pleurer.

Ainsi, pendant que le Proche-Orient se débat dans ses conflits territoriaux et crises identitaires, les effectifs du Belubatt tracent la Ligne bleue à leur propre rythme, loin de toutes ces tergiversations. En effet, pour des raisons de sécurité, ils n'ont pas le droit d'adresser la parole spontanément à la population, ni de prendre des jours de congé au Liban. Ils n'auront donc pas l'occasion de découvrir ce pays en dehors des chemins tracés par l'administration militaire et se posent ainsi de nombreuses questions, comme celle de leur réputation auprès de la population.

Abu Hassan habite le village voisin de Mays el Jabal. Depuis des années, il est témoin des avancées de la Finul le long de la Ligne bleue: «Nous navons rien contre les soldats de l'Onu, au contraire. Ils nous font sourire quand ils traversent les villages en voitures blindés et lunettes noires. Je les admire aussi un peu, car il faut être motivé pour venir travailler ici. Par contre, l'Onu en tant qu'organisation est plutôt hypocrite. Israël continue de violer notre frontière régulièrement et en toute impunité. Si la Finul était vraiment là pour maintenir la paix, elle nous aiderait à protéger notre souveraineté.»

Cela illustre bien les critiques récurrentes faites aux opérations de maintien de la paix, qui doivent à tout prix éviter l'interventionnisme et le parti pris. Pourtant, qui ne dit mot consent et, au final, la justice perd au jeu de la loi du plus fort. Ainsi, par rapport à ses objectifs et aux moyens considérables à sa disposition, on ne peut que constater un certain manque de résultats de la part de la Finul.

Finalement, le plus précieux de cette mission semble être le dévouement individuel de ses membres. Alors que ceux-ci ont dû s'entraîner pendant quatre mois avant d'arriver sur la Ligne bleue, les responsables politiques occupés à la tracer en apprendraient long sur la bonne volonté et le désir de servir la population en ne passant ne serait-ce qu'une journée à travailler auprès des démineurs.

DE NOTRE CORRESPONDANTE,  
CHARLOTTE BRUNEAU

“

Ironie du sort, l'adjudant Maes mène une vie plus dangereuse au Luxembourg que sur la Ligne bleue.»



Avant de partir au Liban, ces 2 militaires luxembourgeois ont suivi un entraînement de quatre mois

Photos: Charlotte Bruneau